bonnes de cette Madeleine si pédantesque qu'on ne pouvait la voir sans éprouver un tressaillement de plaisir et un mouvement d'involontaire admiration.

Mais rien ne pouvait le distraire de cette idée de châtiment, de ne rien dire de la lutte qui hantait son esprit depuis des années comme ces fantômes du passé qui reviennent dans les mauvaises nuits et abandonnés.

La train s'arrêta. On criait aux portières :

—Rouen, cinq minutes d'arrêt.

Adam Smith descendit et en voisine de wagon en fit autant.

Pendant les cinq minutes d'attente, ils se promenèrent l'un auprès de l'autre sur le quai.

Un passant qui les examinait, dit à un ami, assez haut pour être entendu de Madeleine :

—Jolie femme! Anglaise!

—Impertinent!

—Très jolie. Anglaise certainement ou Américaine, comme son compagnon. Madeleine parut flattée.

—C'est donc vrai que j'ai bien l'air d'une Anglaise! demanda-t-elle à M. Smith.

—Tout ce que je sais, c'est que vous serez mistress Smith et vraiment Américaine quand vous voudrez.

Elle ne répondit rien.

Le train se mit en marche.

Adam Smith ne parla plus de cette idée qui le tourmentait.

Il expliqua à la jeune fille les avantages de Smith-house, le vaste pays qu'on mesurait à la lue, en toute liberté, au moins d'espaces infinis. Et les minutes s'écoulaient tandis que le train filait d'une vitesse désordonnée.

—Vernon! Mantes!

L'Américain sentit une contraction serrer sa vaste poitrine en songeant que, dans quelques instants, il allait se séparer et pour toujours peut-être de cette femme dont, huit jours plus tôt, il ne soupçonnait pas l'existence et qu'il ne pouvait se résoudre à quitter sans retour.

—Meulan! Poissy!

Le train roulait avec fracas dans cette banlieue qui s'étend entre Colombes et Paris, quand M. Smith s'empara de la main de sa voisine.

—Où descendez-vous? demanda-t-il. Je vous dire à quel hôtel?

—Pas à l'hôtel, chez moi.

—Vous avez un chez vous!

—Oh! bien modeste.

—Où?

—Je peux vous le dire. Ce n'est pas le mystère de ma vie..... 12, rue de Sèze. Seulement, dans quelques jours, demain peut être, j'aurai quitté cette maison.

—Vous me permettrez de vous revoir?

—Oubliez-moi, je vous en supplie.

—Jamais.

—Comme il vous plaira.

Le train s'arrêtait à la gare Saint-Lazare.

Ils échangèrent un énergique et cordial shake-hands et se séparèrent.

Sur le quai, à la lueur d'un bec de gaz, Adam Smith lut sur son carnet :

"Madeleine Arbaud, 12, rue de Sèze."

Et, en fermant son book-notes, il se dit :

—Ma vie a son but. Désormais que tu te veuilles ou non, je te suivrai partout.

IV

SEULE!

C'était en effet Madeleine, la fille de Philippe Valencourt et de Madeleine Stéfani que cet excentrique et richissime Smith avait rencontrée par hasard au moment où il prenait le paquebot, à New-York, pour une de ces excursions à Paris qui sont aux indigènes de Boston ou de Chicago ce qu'est une promenade à Saint Germain et à Bougival pour les Parisiens.

Qu'allait elle faire si loin?

Elle l'avait dit à son nouvel ami dans la sincérité de son âme : chercher des armes.

Contre qui?

Contre les ennemis qu'elle voulait atteindre et frapper.

Assurément, n'était une tâche impossible.

Mais cette malheureuse fille, abandonnée à ses seules ressources, vivait depuis des années dans une étrange situation d'esprit.

L'ordre de sa mère avait été définitivement exécuté.

L'honnête Bouraille ne s'y était pas résigné sans hésitation.

Il pressentait ce que le mystérieux décrit qui lui avait été confié pouvait contenir.

Evidemment c'était son histoire que la mère racontait à son enfants et dans l'exaspération de sa longue douleur, dans le deuil qui s'étendait sur elle, elle n'a pouvait leur souffler au cœur que des sentiments de haine et de vaine désire de revanche.

Mais il avait promis.

D'ailleurs le caractère fier, digne et sérieux de sa pupille le rassurait.

Madeleine avait alors dix-huit ans. Après avoir reçu une excellente éducation dans un couvent de Dijon, la jeune fille venait de rentrer au Jonceray.

A son entrée, Bouraille était comme tout le monde.

Il l'adorait.

Affable avec les pauvres gens, bonne à ses voisins, leur rendant tous les services imaginables, n'ayant rien à elle, généreux comme une reine, elle ne se connaissait pas un ennemi aux environs, pas même une jalouse de sa beauté ou un envieux de sa prospérité.

Tout était réussi aux orphelins du Jonceray.

Bouraille, fier de ses élèves, ne se gênait pas pour dire dans le bourg :

—Ils ne sont pas à plaindre. Ils ont de bon bien au soleil et du pain sur la planche, sans compter les écus qui majorent.

Et conséquemment, le caractère de la jeune fille avait changé.

La lecture du manuscrit de sa mère produisit sur son esprit un effet foudroyant.

Déjà trop portée à tourner en secret ses regards vers le passé dont elle scrupuleusement les fermait toujours sous ses yeux la figure désolée de sa mère, si profondément enfoncée dans sa mémoire, elle comprit avec une lucidité aveuglante la cause de son désespoir et des malheurs qui pesaient sur elle.

Bien des faits inexplicables lui revinrent à l'esprit. Dans un trait de lumière, elle revit tout le passé, celui de son père qu'elle avait si peu connu et de sa mère dévorée par des hantises dont la seule pensée lui faisait bouillonner le sang dans les veines.

Elle resta des jours, des nuits entières, en tête à tête avec cette histoire qui l'affolait et dont elle ne pouvait se distraire.

La fille du colonel avait tout retracé dans ce récit où les plus petits détails eux-mêmes se retrouvaient.

On aurait pu croire que le secret des Valencourt, volant le testament de l'oncle, celui de Philippe et l'acte de mariage de San Jolis, lui avait révélé par une sorte de prodige, qu'elle avait un autre double vie qu'on attribue aux mourants, tant elle groupait les faits et ses nonciations avec une précision surprenante.

Madeleine avait tout compris, tout appris et tout retenu.

Elle suivait pas à pas l'histoire de sa mère du jour de la faute jusqu'à l'heure de l'expiation.

La fille du colonel ne s'excusait pas. Elle avouait ses faiblesses et ses fatales conséquences, de même qu'elle accusait le manipulant son mariage, les promesses de son mari et ses projets déjoués par une triste fatalité et la scélératesse de François Valencourt et de sa femme, Louise de Chambeyre.

Rien n'était omis.

Dès lors, la jeune fille, cette nouvelle Madeleine, qui vivait, pleine de force et d'avenir, quand l'autre dormait dans le cimetière de bourg, à l'ombre du clocher au cœur d'or, eut son plan tout tracé.

Elle se jura à elle-même de ne pas s'en laisser détourner et d'y consacrer sa vie, s'il le fallait.

Elle résolut de venger sa mère, en exécutant ses ordres.

Elle se dit que tôt ou tard elle pénétrerait dans la maison où elle aurait du vivre en maîtresse, qu'elle en trouverait les seels et affronterait, face à face, ces malfaiteurs triomphants devant qui le monde mettait chapeau bas.

Le testament finissait par un cri de désespoir qui était comme un cri de haine.

Elle fit le serment d'obéir à cet ordre de la mourante et de donner à son ombre la terrible satisfaction qu'elle exigeait.

Cela devint chez elle une sorte de fièvre dont le cri lire la secrète perversité, pas même à Bouraille, malgré la confiance sans bornes qu'elle témoignait au fond de cœur, à ce tuteur si désintéressé, à ce paysan débonnaire qui rédigeait de plus rigoureux comptes les gages comme greffier et payait leurs dettes comme ami.

A compter de ces révélations, Bouraille la vit triste et sombre mais sans pénétrer la cause de cette métamorphose.

D'ailleurs elle ne se prêtait point d'agir.

Elle attendait un événement qui fut prêt de quinze ans à se produire. Elle voulait être sûre de atteindre, lui aussi, l'âge fixé et connaît les volontés de leur mère.

Le jour venu, Madeleine s'enferma avec Philippe dans un chambre et lui donna à lire le mémoire précédemment consacré.

Le jeune homme fut atterré.

Il ne doute pas un instant de la sincérité de son père. Lui aussi, il comprit le trame dans laquelle elle avait été enveloppée, mais droit et loyal jusqu'au scrupule, il recula devant l'idée seule d'un crime, dût-il commettre ce crime pour ce punir d'autrui.

Il voulut se sortir du collège.

Faronche ou plutôt fier comme les enfants par la naissance désquels plane quelqu'obscurité, il en tenait à l'écart du monde dès ses plus jeunes années, en portant au front ce nuage de tristesse que les orphelins n'en sauraient écarter.

Il demeura désorbité et accablé, comme si l'avenir qui lui souriait se fût refermé devant lui.

—Que faras-tu? lui demanda sa sœur.

—Que pouvons-nous!

—Tout avec de cœur et de l'audace.

Il haussa les épaules.

—Illusion, murmura-t-il.

—Je veux, reprit Madeleine, le nom qu'on nous a pris.

—N'avons-nous pas celui d'un honnête homme, d'un bienfaiteur!

Elle dit avec une fermeté extraordinaire :

—Il ne me suffit pas. Je veux celui de mon père!

—Ceux qui nous l'ont pris sont riches et considérés... Tu n'as qu'une femme... Moi, je ne sens pas la force de lutter.... S'il ne s'agissait que de combattre des hommes à visage découvert, les armes à la main, Pirals droit au marquis de Blangy, mais il me chasserait avec ses laquais, si je ne veux pas courir au-devant d'un affront.

—Ecoute, Philippe, reprit Madeleine, ces gens-là nous ont jetée à la voirie; ce que nous avons, nous le devons à la générosité d'un homme qui ne nous était rien; la mère s'est noyée de désespoir; ils nous ont fait tout le mal qu'on peut faire à d'autres..... je leur rendrai injure pour injure, plaie pour plaie, douleur pour douleur....

—Chimères!

—Je ne sais comment je m'y prendrai, ni si je réussirai, mais tout ce qu'une femme peut entreprendre, avec ou sans toi, je l'entreprendrai..... A cette œuvre je sacrifierai la dernière obole de ce que je dois à la pitié de ce pauvre Vincent Arbaud.... Je sacrifierai, du plus, ma jeunesse et, s'il le faut ma vie, mais ce qui est humainement possible, je le tenterai!

Le frère et la sœur s'aimaient tendrement.

Jamais de querelles.

Bouraille, si loin que ses souvenirs puissent remonter, ne se rappelait pas les deux vus en désaccord; la vieille Marion qui ne les avait pas quittés depuis le berceau savait à quel point ils étaient attachés l'un à l'autre.

Philippe prit les mains de sa sœur et la supplia de renoncer à ce projet.

Il lui parla dans les termes les plus pressants; il protesta de son affection que rien ne pouvait altérer; mais en même temps, avec un bon sens et une prudence au-dessus de son âge, il essaya de lui démontrer l'inutilité des efforts, les obstacles auxquels elle se heurterait à chaque pas dans ce Paris où les malfaiteurs de haut rang sont plus soigneusement gardés par la force publique que les faibles obligés de gagner leur vie et de pourvoir, pour trouver leur gaîtes, des quartiers où les rôdeurs pullulent et travaillent en paix dans les ténèbres; que le marquis de Blangy, puisque François Valencourt portait ce titre, était invulnérable dans son hôtel ou dans son château, avec son escorte de valets et de gardes, les sergents de ville en sentinelle sur les trottoirs et les gendarmes, auxquels il n'aurait qu'un signe à faire; que, sans doute, il avait sur la conscience les actes odieux et criminels dont ils étaient victimes, mais que ces actes étaient enveloppés de mystère, que le temps avait passé sur eux et qu'enfin ceux qui avaient été assez audacieux et assez forts pour les commettre seraient assez habiles pour en garder le secret et en éviter le châtiment.

Madeleine l'écouta en silence, les sourcils froncés, le regard dur, et, à la fin, quand, à bout d'arguments, il se tut :

—C'est tout? demanda-t-elle.

—Que pourrais-je dire de plus?

—Rien sans doute.

—Es-tu convaincue, reprit-il à son tour mais avec douceur, en plongeant ses yeux voluptés dans les yeux bleus de sa sœur.

Elle répondit fermement :

—Non.

—Alors!.....

—Je ferai ce que j'ai dit.

Et l'enveloppant d'un regard où il y avait une tendresse infinie :

—Au surplus, mieux vaut que l'aglisse en liberté, seule et sans toi, Philippe, reprit-elle. Le danger sera pour moi seule..... le succès pour tous deux!

Quelques jours après, elle disparut en laissant à son frère et à son ami Bouraille ces quelques lignes :

"J'emporte dix mille francs. Je vous laisse le reste : Ne me demandez rien "où je vais ni ce que je veux faire! "Quand il le faudra vous recevrez de "mes nouvelles. Ne soyez pas inquiets. "J'ai de la force et du courage, mais "silence!

"Je vous aime.

"MADELEINE."

Sa disparition datait de trois ans et demi. Elle en avait alors vingt-deux.

Où était-elle allée?

Bouraille sut qu'elle avait séjourné quelques mois à Paris, suivant des cours, perfectionnant son éducation déjà très complète.

Excellente musicienne, parlant très facilement l'anglais et l'allemand, elle passait à son couvent de Dijon pour une intelligence de premier ordre.

Son tuteur, en lui rendant ses comptes à sa majorité, l'avait grâce à une très habile gestion, mise en possession d'une quinzaine de mille francs de rentes auxquelles elle ne touchait guère au Jonceray.

Elle aurait donc pu emporter avec elle une somme plus forte.

Lorsqu'elle quitte Paris, Bouraille, et son frère perdirent sa trace.

Seulement à de rares intervalles, ils reçurent des lettres très courtes portant le timbre de l'Angleterre et plus tard celui des Etats-Unis.

Ces lettres n'avaient qu'un but les rassurer sur sa santé qu'elle affirmait être excellente.

Pour le répéner, elle les priait de l'adresser à la rue de Sèze où elle conservait son modeste logement, en les informant qu'elle y ferait prendre sa correspondance.

Les choses en étaient là au moment où Philippe rencontra, sur la route de Pontcharra à Allevard, Thérèse de Blangy, tandis que Madeleine débarquait au Havre encorchée de son adorateur, Adam Smith, de Smith-house, par Sèze — télégraphe et téléphone — prenait l'express de Paris et se faisait conduire chez elle, rue de Sèze, 12.

Il était minuit quand elle y arriva.

La concierge qui allait se mettre au lit, poussa un cri de surprise à son aspect :

—Mademoiselle Arbaud!

Et aussitôt :

—Nous avons reçu votre petit mot. Vous trouverez tout en ordre. Ah! une lettre pour vous! Elle vient d'arriver.

C'était la lettre de Philippe écrite au Buisson, à l'auberge de la Truite.

Madeleine monta chez elle.

Qu'on se figure l'appartement d'un étudiant aisé, au cinquième, deux chambres dont l'une servait de salle de travail, avec un petit piano, une bibliothèque de bois blanc, des livres d'étude, des partitions et un certain nombre d'ouvrages de médecine.

Pourquoi!

L'autre chambre était destinée au sommeil et à la toilette.

La simplicité en était tout aussi complète que celle de l'étude et pourtant on y respirait un parfum de verveine et de violette et une bonne odeur de jolie fille fraîche et saine.

Vigoureuse aussi!

La fatigue n'avait pas de prise sur cette nature énergique et superbe.

En un tour de main, elle remit en place ce que la concierge, une brave femme—pourquoi médit-on des portiers avec autant d'acharnement!—avait laissé en désordre.

Elle allumaa deux bougies et lut avidement la lettre de son frère.

En la parcourant, elle parut frappée d'une idée, mais elle se contenta de murmurer, quand elle la replia, après l'avoir achevée :

—Pauvre Philippe!

Enseulée elle tira d'un sac de maroquin qu'elle portait avec elle, un cadre soigneusement enveloppé, une photographie de sa mère et une autre qui représentait Philippe Valencourt dans la force de son vingt-cinq ans, et se parlant à elle-même, la tête entre ses mains, les yeux fixés sur ces portraits qui ne la quittaient pas :

—Maintenant, dit-elle, il faut agir!

Un sourire plein d'amertume et de fiel effleura sa bouche.

—Des armes! Oui, j'ai allais chercher! Ce pauvre Smith ne pouvait pas me comprendre! Jan ai! Et je m'en servirai!

Elle resta pensive dix secondes.

—Il m'aurait pin cet étranger, pensa-t-elle. Aventurier et fort!..... Bah! n'y pensons plus! Ah! monsieur de Blangy! nous nous verrons! Et c'est Philippe qui m'en donne le moyen, sans le savoir!....

Elle prit une plume et du papier.

—Dois-je me confier à cet homme? reprit-elle. Il est toujours au service du marquis.... Je le sais.... Il aimait mon père, mais peut être n'est-il lui-même que.... peut-être n'est-il attaché à ce nouveau maître? Un Breton! Le Breton est fidèle!.... J'en courrai le chance. Essayons!

Elle écrivit :

"Monsieur Kerhoët, n'y a pas oublier "le serment que vous m'avez fait "autrefois. Je vous le rappelle. Je suis "à Paris et j'ai besoin de vous. Venez "me voir demain, à midi, rue de Sèze, "12. Je vous dirai ce que j'ai à vous "dire.

"Madeleine Arbaud."

"P.S. — Vous savez que je ne "suis plus mineure. Je suis majeure "et maîtresse de ma fortune. Ne "venez pas en livrée.

"Mademoiselle Arbaud!

"Je crois qu'il est prudent de ne "rien dire à personne de votre "lettre. Je vous en prie, ne "parlez pas de votre départ "pour Paris. Je vous en prie, "ne parlez pas de votre départ "pour Paris. Je vous en prie, "ne parlez pas de votre départ "pour Paris. Je vous en prie, "ne